

Albert Bensoussan

Quand Haïti sauvait les Juifs allemands



On connaît l'écrivain haïtien Louis-Philippe Dalembert, sa gentillesse, sa malice souriante, son talent de poète, d'essayiste, de romancier, notamment du savoureux récit autobiographique, *Le crayon du bon Dieu n'a pas de gomme* (Stock, 1996), où la truculence se mêle à la gravité, dans cette bonne ville de Port-au-Prince qu'il va nommer, vu l'immense misère et le dénuement de l'île, « Port-aux-Crasses ». Il nous donne, cette année 2017, un livre étonnant au titre biblique, emprunté au *Cantique des Cantiques* : ***Avant que les ombres s'effacent*** (Sabine Wespieser, 2017, 296p., 21€). Le verset 17 qui clôt le chapitre 2 du *Chir Hachirim* dit ceci : « Avant que fraîche le jour, que s'effacent les ombres, rebrousse chemin et sois pareil, mon bien-aimé, au chevreuil ou au faon des biches sur les montagnes déchiquetées – *harey bater* הרי־בֵּתֵר ». Qu'on ne s'étonne pas de ces deux mots d'hébreu, il y en a quelques-uns entre les pages de ce livre, quand la tante qui a fait son alya achève sa lettre par *lehitra'ot* qu'elle écrit textuellement להתראות, ou lorsqu'on

entendra l'assistance haïtienne entonner, au cours d'une célébration vaudou : « *Baroukh ata, Adonai Elohenu / Baroukh ata, Yerushalayim* ». Curieuse intrusion du judaïsme et de l'hébraïsme dans un roman qui parle de cette île caraïbe qui partage son territoire avec Saint-Domingue.

Le point de départ, qui est d'ailleurs point d'arrivée, est le terrible séisme qui a ravagé en janvier 2010 l'île d'Haïti en faisant soixante-dix mille morts. L'aide internationale compta alors une équipe israélienne importante, et peut-être même la plus importante, venue secourir les victimes. Une jeune israélienne, Déborah, à cette occasion rencontre son cousin qui a fait souche à Haïti, le docteur Ruben Schwarzberg, un vieil homme de 95 ans qui est le neveu de sa grand-mère, Ruth, la seule de cette famille de juifs allemands à avoir choisi, au début du désastre nazi, de faire son alya. Ce vieux docteur va donc lui avouer ce qu'il a toujours caché aux siens (sa femme et ses enfants) : son histoire, qui est allégorique de la survie des Juifs qui ont échappé à la nuit et au brouillard. C'est ce récit que nous offre ici Louis-Philippe Dalembert. Un récit passionnant et passionné, tumultueux et truculent, drôle et émouvant (je dois dire que j'ai lu ce roman en deux soirées, totalement pris par ce récit qui, d'une certaine façon, était ou aurait pu être le mien, comme celui de tant d'autres Juifs).

Le président de Haïti, Élie Lescot, le vendredi 12 décembre 1941 à l'entrée du Chabbat, déclara la guerre à Herr Hitler et à Mussolini, non sans forfanterie (vu l'état de ses forces militaires). Et surtout il ouvrit les portes de son île aux Juifs persécutés, en accordant sans délai ni paperasserie un passeport haïtien à tout Juif qui le solliciterait, ce qui permit à des centaines – voire des milliers – de Juifs de connaître un havre de paix. Beaucoup bâtirent là leur avenir et l'on compte encore aujourd'hui de ces Juifs haïtiens d'origine allemande ou autrichienne, comme ce docteur Otto Salzman, dont s'inspire Dalembert, et

qui raconta son épopée et son salut dans l'ouvrage *From Austria to Haiti : A True Short Story*. N'oublions pas, non plus, qu'apportant un appui aussi précieux que nécessaire, Haïti vota en 1947 pour la création de l'État d'Israël. Dans ce roman, le jeune docteur Schwarzberg, interne des hôpitaux de Berlin, après la « nuit de Cristal » qui voit la boutique de fourreur de son père vandalisée et son poste de médecin supprimé, mais qui a la sympathie de son maître à la Faculté de Médecine, réussit à s'embarquer à Hambourg pour Cuba sur un bateau de réfugiés auquel l'île caraïbe refusera l'accostage, forçant au retour ces Juifs ballottés sur les eaux de l'exil. En amont du récit, le point de départ de cette famille Schwarzberg est la ville polonaise de Lodz, cité éminemment juive et totalement ravagée par l'oppression nazie. C'est pourquoi la famille du jeune Ruben s'exile à Berlin, alors capitale culturelle et artistique de l'Europe à laquelle le petit caporal moustachu ne comprit rien. On connaît la suite, et dans le récit la première injure « sale youpin » lancée à l'adolescent et le premier coup de poing que ce dernier devra donner, contre son gré, lui qui est si pacifique et si bon. Sa grande sœur Salomé, qui vient d'épouser un Américain (goy bientôt converti), choisit logiquement de s'embarquer aux États-Unis et emmène avec elle ses parents et grands-parents ; là, le fourreur trouvera aisément, par l'entremise loubavitch, à se recaser. Et Ruben, débarqué à Hambourg, se retrouve au camp de concentration de Buchenwald où il deviendra l'ami d'un jeune Haïtien qui lui donnera quelques adresses utiles à Paris et l'aidera lors d'une sortie providentielle du camp, par l'entremise de son patron de Faculté. Il décidera alors, dans son exil parisien et après de truculentes et savoureuses aventures, d'aller s'établir à Port-au-Prince, et voilà toute l'histoire qu'il déroule sur ses lèvres de vieillard pour la petite Déborah.

Le récit a l'air d'une fable et d'une quête de la Terre Promise – bien réelle dans le cas de la tante Ruth et de sa petite-fille. Dalembert ne s'appesantit pas sur l'horreur des camps et l'insupportable existence des Juifs allemands ; son récit choisit délibérément l'optimisme et la légèreté, et on lit avec le sourire l'épopée pourtant scabreuse du médecin Ruben. C'est tout l'art de Dalembert de nous permettre de tourner la page de l'horreur en privilégiant la solidarité, la bonté, la gentillesse et la tendresse. Son livre s'appuie notamment sur l'ouvrage du médecin et intellectuel haïtien Anténor Firmin, *De l'égalité des races humaines*, contredisant ainsi les thèses racistes de Gobineau. Selon Firmin, toute l'humanité est un « peuple de nègres ». Nous sommes tous nègres, disait-il, quelle que soit la couleur de la peau, et tous égaux devant la loi, la dure loi de la vie. Alors, après avoir lu le magnifique et chaleureux récit de Louis-Philippe Dalembert, je dirai, sourire aux lèvres et larme à l'œil, avec tout l'orgueil du survivant : oui, je suis nègre, à l'égal de tous, et j'aime tout Haïti. Et une bonne embrassade à Louis-Philippe !

Albert Bensoussan